



Je suis un assassin

de Thomas Vincent

Fiche technique

France - 2004 - 1h50

Réalisateur :
Thomas Vincent

Scénario :
Maxime Sassier
Thomas Vincent d'après
Le Contrat de Donald E.
Westlake

Image :
Dominique Bouilleret

Montage :
Pauline Dairou

Musique :
Krishna Levy

Interprètes :
François Cluzet
(Ben Castelano)
Karin Viard
(Suzy Caselano)
Bernard Giraudeau
(Brice Kantor)
Anne Brochet
(Lucie Kantor)
Jacques Spiesser
(Kouznetsov)
Dominique Constanz
(La dame en rose)



Résumé

Ben, un auteur de polars, a tenté sa chance dans le milieu parisien de l'édition, voilà quelques années. Aujourd'hui, il s'est fait une raison et enseigne dans le sud de la France. Mais un jour, il croise Brice Kantor, une vieille connaissance et surtout un auteur à succès. La vie de Brice n'est pas insouciant pour autant, et son opiniâtreté l'incite à proposer à Ben un étrange marché : le débarrasser de sa femme, qui lui cause des soucis financiers, et publier l'un des manuscrits de Ben sous le nom plus vendeur de Brice, ce qui permettrait à l'un de revenir, en quelque sorte, sur le devant de la scène, et à l'autre d'en finir avec le syndrome de la page blanche. Ben accepte, mais rien ne se passe comme prévu...

Critique

Dans un train, après quelques échanges sympathiques, un type demande à un autre de lui rendre le service de tuer sa femme. L'exécuteur et la victime ne se connaissant pas, le contrat ne risque pas de susciter les soupçons. Si un tel démarrage ne vous rappelle rien, il faut vous débrouiller pour voir l'Inconnu du Nord-Express, thriller hitchockien de la cuvée 1951, adapté du premier roman de Patricia Highsmith.

Pour l'heure, néanmoins, puisque nous en sommes au commentaire des nouveautés de la semaine, on vous parle de Je suis un assassin, thriller inspiré d'un autre auteur policier culte, Donald Westlake, et signé Thomas Vincent.

A part le début, les deux films ne se res-

L E E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

semblent pas. Et si celui de Vincent s'appelle Je suis un assassin au lieu du *Contrat* (titre du roman noir de Donald Westlake), c'est peut-être parce qu'il ne ressemble pas totalement non plus à ce dernier. Enfin, pas à la lettre. (...)

Transposé en France et situé dans le milieu de l'édition, le film s'offre une charge déchaînée, dérapant dans le délire d'une brochette de comédiens confirmés qui, pour l'occasion, s'en donnent à cœur joie.

Il y a quelque chose de lourd et d'un peu dur à avaler dans cette recette à la sauce insidieusement comique qui tourne à la farce au gros raisiné, sans que l'ingrédient central cesse pour autant d'en être un suspens énervant : on suit l'intrigue jusqu'au bout, avec l'impression qu'on vous mène en bateau sans aucun égard pour votre subtilité, mais sans pouvoir décrocher. Pas que le doute s'appesantisse sur le premier meurtre, non. Il est assez vite expédié. Reste le problème des conséquences et la titillante question du châtement. Mine de rien on glisse dans une mise en boîte inquiétante de la transgression, les différentes façons de l'assaisonner et ce zeste de soupçon comme quoi l'enfer ne tient peut-être pas entièrement aux autres et ne se soignerait pas trop mal avec un brin de stoïcisme amoral.

Cette farceuse leçon d'ironie est très troublante. Surtout quand les méchants sont sympathiques. Et que la seule personne à la démarche honnête donne l'impression d'une fichue garce. Anne Brochet est fulgurante dans ce rôle-là. Comme Jacques Spiesser en éditeur germanopratin. Et François Cluzet en chic assassin. Ou Karin Viard en épouse givrée. Plus Bernard Giraudeau, qui en fait des tonnes, mais vraiment des tonnes... Lourd, on vous dit. Comme un bon cassoulet. Et bien noir, comme un café à la Westlake. Réjouissant, quoi.

Ange-Dominique Bouzet
Libération - mercredi 11 août 2004

(...) Si de Karnaval (1999) à Je suis un assassin on cherchait un style Thomas Vincent, ce pourrait être son habileté à filmer les métamorphoses comme une expérience chimique. Lorsque Ben tourne autour de sa victime désignée, la mise en scène se fluidifie, épousant le basculement de Ben dans une sorte de cauchemar diurne. C'est Anne Brochet qui joue Lucy, la femme de l'écrivain célèbre, mondaine, insaisissable, peut-être folle. En quelques scènes équivoques, la comédienne donne, la première, à ressentir ce qu'il y a de plus passionnant et de plus fêlé dans le film : un attrait indicible et quasi érotique pour le crime, que l'on soit proie, meurtrier en puissance ou simplement complice.

La note ainsi fixée, la danse peut continuer sans elle. Chaque acteur aura l'occasion d'alimenter le vertige ou de s'en repaître avec une délectation terrible et souvent communicative. François Cluzet est crédible en pantin mou qui devient robot du mal. Giraudeau effectue le trajet inverse, à la fois grotesque, pathétique et glaçant, notamment quand il supplie l'innocente serveuse d'un restaurant chinois de soulever le pansement qu'elle porte sur la joue. Et Karin Viard fait montre d'un abandon vitreux, puis d'une violence démente qu'on ne lui avait jamais connus. On pourra regretter l'étirement superflu du dernier mouvement et l'inutilité du très bref épilogue. Mais il faut saluer un bon film d'acteurs et la tentative en partie réussie d'attirer le film noir français sur un terrain plus dangereux et plus fertile qu'à l'accoutumée.

Louis Guichard
Télérama n° 2848 - 14 août 2004

"Adapter un maître du roman noir, c'est pénétrer dans sa cuisine. C'est vraiment agréable de se mettre aux fourneaux à côté d'un grand chef !" Après cinq longues années de silence, Thomas Vincent, le réalisateur du très social et

très prometteur Karnaval, fait un virage à 160 degrés et s'attaque au style "jouissif" de Donald E. Westlake. D'autres avant lui s'étaient attelés à la tâche, comme Jean-Luc Godard avec *Made in USA* ou Michel Deville avec *La divine surprise* ; d'autres le feront encore puisque l'on parle de l'adaptation du Couperet par Costa-Gavras.

Passionné par l'univers de l'auteur, imprégné des leçons d'Alfred Hitchcock, Thomas Vincent signe avec *Je suis un assassin* une œuvre dérangée plus que dérangeante, entre thriller psychologique, humour noir et franche terreur. Surfant sur la vague de Harry un ami qui vous veut du bien ou autre Qui a tué Bambi ?, magnifié par des acteurs au meilleur de leur forme, le film s'immisce entre fantasme et réalité dans ce mal-être du citoyen ordinaire, tenaillé entre la vie qu'il mène et celle qu'il voudrait mener, quitte à passer par la case "meurtre et sang" si le rêve est à la clé. On songe à Barton Fink, et à son avatar Dupontelien Le créateur, où des héros en pleine crise de la page blanche se frottent à une folie meurtrière où les livres ont pris le pas sur la réalité. Car lorsque Brice Kantor émet cette "inopportune" idée de meurtre, il a déjà quitté le large, et Ben comprendra plus tard, pas forcément malgré lui, qu'il n'est pas dans un mauvais polar, mais bel et bien dans la vraie vie.

Après une heure passionnante entre délire psychologique et drame intimiste, *Je suis un assassin* lève enfin le voile sur les parts d'ombre de ces personnages. Lorsque Ben se révèle tel qu'il est réellement, lorsque Suzy prouve son besoin de violence, et Brice le regret de sa requête, la terreur est à son maximum. Dommage que quelques détails douteux viennent alors mettre à mal la plausibilité de l'histoire. Mais la fin en apothéose cloue le bec à tous les spectateurs croyant un tant soit peu à la morale... (...)

Aurélien Maulard
<http://www.commeaucinema.com>

L'avis de la presse

TéléCinéObs - Olivier Bonnard

L'intérêt va croissant au fur et à mesure que le rapport de forces posé au départ s'inverse et que le film abandonne le naturalisme du début pour s'attacher à la restitution d'un espace mental surchauffé et finir par éclater dans un final quasi dantesque. Etonnant.

L'Humanité - Pierre Langlais

Dans son deuxième film, *Je suis un assassin*, Thomas Vincent met en scène une tripléte d'acteurs remarquables et effrayants.

A Voir A Lire - Romain Le Vern

Un cauchemar glacial, idéal pour une caniculaire journée d'été.

Le Figaro - Marie-Noëlle Tranchant

Si la première partie, plus classique, est très maîtrisée, la seconde, qui explore les effets du crime sur les trois coupables ou complice est beaucoup moins convaincante. Une demi-réussite

Le Monde - Thomas Sotinel

Thomas Vincent met en scène le premier tiers du film avec sûreté. Le découpage, la mise en scène et, surtout, la direction d'acteur sont nets, précis et concourent à donner l'impression d'un bon petit film noir bien ficelé. Cependant la fin du film, intéressante, reste approximative et laisse une forte impression d'inachèvement.

Le Point - François-Guillaume Lorrain

La métamorphose de Karin Viard est un peu abrupte et l'on devine le cinéaste tiraillé entre un traitement sec, froid et "noir" de son histoire et une veine grand-guignolesque, incarnée ici par Bernard Giraudeau, écrivain impuissant et pantin désabusé. Hormis ces deux réserves, saluons la performance de Cluzet en meurtrier bonhomme et une première partie très maîtrisée.

Studio - Sophie Benamon

Un film de genre pas tout à fait concluant malgré un duo d'acteurs parfait (Cluzet et Giraudeau) dont le jeu acéré est un régal. Malheureusement l'histoire part à la dérive aux deux tiers, en raison de la faiblesse des personnages féminins.

Ciné Live - Laurent Djian

Un suspense hitchcockien incroyablement maîtrisé dans la première partie, puis qui vire vers le drame psycho rasoir et auteuriste. Bancal, mais pas mal.

Première - Christophe Narbonne

Le film présente de nombreuses similitudes avec *Harry un ami qui vous veut du bien*. , dans la mise en scène ou dans le travail important sur la bande-son. Cependant tout n'est pas parfait. Le caractérisation des personnages n'échappe pas toujours au stéréotype et l'emballage final frise le grand-guignolesque.

L'Express - Eric Libiot

Quand Westlake en profite pour creuser les jeux de miroirs entre la création et la réalité, Vincent, lui, se trouve inspiré à tirer son récit vers une symbolique fantastique (l'écrivain vampire) pas du tout convaincante.

Chronic'art - Jean-Philippe Tessé

Grimaces des acteurs, audaces éven-tées, épilogue archi convenu = grammaire de la noirceur étalée sur papier, navigation à vue parmi la forêt géante des tortillements du Mal, dont Vincent peine à suivre les zigzags. Cible ratée davantage que ratage, *Je suis un assassin* est une fumée sans feu.

Les Cahiers du Cinéma

Emmanuel Burdeau

Thomas Vincent se tâte, trop longtemps irrésolu quant à ce qu'il vise exactement avec ce second long-métrage. Encore un échec pour le polar français ? Yes. Mais cette fois moins par franchouillardise

qu'atermoisement d'abord, lourdeur ensuite, ambition mal ajustée enfin et surtout.

Positif - Vincent Thabourey

Le film est encombré de représentations convenues, ce qui a pour résultat que la savante mécanique scénaristique mise en œuvre a fonctionné à vide. Dommage.

Propos du réalisateur

J'aime bien explorer des gens différents, prendre des virages, me déséquilibrer en allant voir ailleurs si j'y suis ! Le roman noir a accompagné mon adolescence, j'avais envie d'aborder cet univers. J'aime beaucoup Westlake, j'avais lu plusieurs de ses romans avec l'idée d'une adaptation derrière la tête. Un producteur m'a alors proposé *Le contrat*, dans lequel j'ai retrouvé ce qui m'avait séduit dans *Le couperet*, c'est-à-dire l'idée que des individus appliquent à leur existence concrète l'immoralité de la société, en passant à l'acte.

(...) En anglais, *Le contrat* s'appelle *the Hook*, ce qui au sens propre veut dire le crochet et au sens figuré l'accroche d'un roman. Cette accroche, justement, est formidable : "Un type rencontre un ami et lui propose de tuer son ex-femme. Rentré chez lui, cet ami en parle à sa compagne qui, contre toute attente, lui dit «et bien, fais-le»". Ce point de départ qui saisit le lecteur ou le spectateur en un rien de temps n'est pas sans rappeler L'inconnu du Nord Express. Si ce n'est que le roman, et encore plus le film, inverse le point de vue : c'est l'histoire du tueur que l'on raconte.(...)

Cette proposition de contrat donne d'emblée dans son immoralité, dans sa désinvolture aussi, est vraiment jouissive. La brièveté de la situation s'éclaire par toute une série de signes qui sont, et seront, donnés petit à petit. Par exemple, le soir où Ben évoque l'étrange

proposition de Kantor, Suzy fait allusion à leur rencontre avec Lucie au Salon du Livre. On imagine l'humiliation qu'ils ont dû ressentir ce jour là quand on se pressait autour de Kantor, l'écrivain reconnu, adulé, tandis que Ben et Suzy étaient tenus à l'écart. De là leur ressentiment, mêlé d'admiration, et d'un désir d'identification inconscient. Ben et Suzy sont dans un état de grand désespoir quand on les découvre. L'espace d'un instant, ils peuvent se dire : «On est dans la merde, on vit dans une société absolument épouvantable, pourquoi seront-ils meilleurs que le monde dans lequel on vit ?» D'ailleurs, Suzy en parle comme d'une situation de guerre. (...) Je crois que Ben et Suzy vivent une sorte de conflit mimétique : Ben voudrait ressembler à Kantor et Suzy devenir Lucy, tout en étant dans une situation de concurrence et de rivalité avec eux.

(...) Ce n'est pas possible de mettre en mots les actes affreux que l'on a commis. Mais ils sont présents dans l'inconscient. Et les proches savent, même s'il y a non-dit. Je pense à des criminels de guerre par exemple, mais on est tous concernés, on s'accommode facilement du mal, à des degrés divers. En revanche, pour les proches, le sentiment de culpabilité lié à des actes qu'ils n'ont pas commis est souvent, paradoxalement, plus lourd à porter. Chez eux, la culpabilité ne se maîtrise pas, elle accroît et affole l'imaginaire. C'est précisément ce qui fait basculer Suzy dans la folie. J'ai essayé de développer cette problématique à travers son personnage qui fait avancer l'histoire. (...) Ce qui m'intéresse c'est «Meurtre et conséquence», c'est à dire pas tant de savoir pourquoi Ben commet ce meurtre, mais ce qui va se passer après. Que se passe-t-il une fois que l'on commet un crime ? Qu'est-ce que cet acte provoque intimement ? Paradoxalement, ce n'est pas forcément ce que l'on croit. (...) Après avoir, sur une réaction un peu épidermique, incité Ben à passer à l'acte, Suzy se retrouve confrontée à la réalité

d'un meurtre qu'elle avait fantasmé. (...) Finalement, Lucie est sans doute le personnage le plus simple et le plus sympathique de toute cette histoire, et moralement de loin le plus propre. Cette jeune femme ambitieuse, montée à Paris en espérant avoir son heure de gloire, s'en sort comme elle peut. Elle a réussi à trouver un mari riche et connu, mais Brice l'a rejeté après qu'elle l'aidait à écrire. (...)

J'ai recentré la construction dramatique sur deux points. Comment Ben Castelano, un brave type, en vient à tuer Kantor, une supposée salope ? Comment va-t-il s'en sortir en termes de culpabilité, et quelles conséquences sur ces proches ? Il fallait mettre en œuvre l'histoire en tenant compte du fait que le crime ne détruit pas son auteur. Au contraire, le crime paie : Ben devient célèbre, sa carrière est relancée. Mon intérêt majeur étant de m'attacher à savoir ce que cela fait d'avoir tué quelqu'un, il fallait donc-contrairement au roman-évacuer le suspense policier avec l'idée d'un faux coupable, afin d'épurer la mécanique dramatique, et laisser au final les personnages seuls avec leurs fantômes.

<http://www.commeaucinema.com>

Le réalisateur

Enfant de la balle -son père est le metteur en scène de théâtre Jean-Pierre Vincent et sa mère la comédienne Hélène Vincent-, Thomas Vincent débute sa carrière en exerçant différents métiers du cinéma. Directeur de casting, comédien ou encore photographe de plateau, il est assistant réalisateur sur Valmont de Milos Forman en 1989. Trois ans plus tard, il tourne son premier court-métrage, Lady bag, suivi des Mickeys en 1994.

Thomas Vincent signe en 1999 son premier long-métrage, l'intense Carnaval, histoire d'amour sur fond de carnaval à

Dunkerque. Prix Alfred Bauer du Meilleur premier film européen au Festival de Berlin, cette chronique sociale aux accents tragiques révèle les comédiens Sylvie Testud et Clovis Cornillac, tous deux nommés aux César dans la catégorie "Meilleur espoir". Cinq ans après ce premier essai très remarqué, Thomas Vincent change radicalement de style avec son deuxième long-métrage, Je suis un assassin. Cette adaptation d'un polar de Donald E. Westlake, avec François Cluzet et Karin Viard, est présentée en 2004 à la Quinzaine des Réalisateurs.

www.allocine.fr

Filmographie

courts métrages

Lady bag	1990
Mickeys	1994
Les 1000 morts de Joseph K.	

longs métrages

Karnaval	1998
Je suis un assassin	2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du Cinéma n°590, 592
Positif n°522
Fiches du Cinéma n°1757, 1759

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com